



Clio. Femmes, Genre, Histoire

13 | 2001
Intellectuelles

Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle

Danielle Haase-Dubosc



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/133>
DOI : 10.4000/clio.133
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001
Pagination : 43-67
ISBN : 2-85816-577-7
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Danielle Haase-Dubosc, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006, consulté le 22 avril 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/clio/133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.133>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle

Danielle Haase-Dubosc

- 1 En guise d'introduction, quelques mots sur la notion d'intelleuell(e) appliquée à l'époque. Si son acception contemporaine n'apparaît pas encore dans le Littré au XIX^e à plus forte raison elle ne se trouve dans aucun des grands dictionnaires du XVII^e : ce qui ne veut, bien sûr, pas dire qu'il n'y avait pas d'intelleuels. J'entends par là autant ceux et celles « qui ont un goût prononcé (ou excessif) pour les choses de l'intelligence, de l'esprit » comme les *pédants*, que les *érudits*, les *savants* ou les *philosophes*, appellations nettement moins péjoratives, surtout lorsqu'elles se conjuguent au masculin. En élargissant le champ sémantique pour y inclure dans une espèce de nébuleuse des mots tels que *sage*, *docte*, *précieux*, *curieux*, *libertin*, en l'élargissant de nouveau afin de tenir compte d'expressions plus générales comme *l'esprit* (de finesse ou de géométrie), *le génie* et *l'honnêteté*, on commence à mieux cerner la notion d'intelleuel au dix-septième siècle.
- 2 Ajoutons que n'est reconnu comme intelleuel que celui – ou celle – dont la pensée a un certain retentissement dans la société civile, à courte ou à plus longue échéance. Comme dans les périodes plus récentes, les intelleuels au XVII^e – hommes et femmes – avaient des visées politiques et sociales. Ils étaient de tous les débats qui passionnaient l'opinion publique, se faisant parfois les porte-parole d'une faction du pouvoir dont ils sollicitaient protection et rémunération mais œuvrant aussi à un autre niveau : l'éclat, la prééminence et la distinction de la culture française, à la fois apanage de l'État et *res publica*, s'imposent à travers les intelleuels dont la renommée européenne était déjà grande dans la première moitié du siècle¹. Il suffit de rappeler quelques jalons de la vitalité intelleuelle de l'époque – les fondations de l'Académie Française par Richelieu (1635), de l'Académie de peinture et de sculpture sous la régence d'Anne d'Autriche (1648), de l'Académie des Sciences par Colbert (1666) –, de se souvenir de la *Querelle du Cid* (1637), de la dissémination de la pensée cartésienne et des débats passionnés qu'elle provoqua dans la société, du retentissement des pamphlets que l'on collecta plus tard sous le nom de *Mazarinades* (1648-1652), des luttes autour de la question de l'autonomie

de la conscience qu'engagèrent les jansénistes et qui déterminèrent les prises de position de la noblesse d'épée et de robe ainsi que d'une partie du tiers état, enfin de la *Querelle des Anciens et les Modernes* (1687-1716), sur laquelle j'aurais l'occasion de revenir car elle figure une véritable « crise » de civilisation qui affecta tous les domaines de la vie intellectuelle, artistique et mondaine² – pour se souvenir que « la chose intellectuelle » passionnait la société civile ayant accès à la culture³. Le « métier d'intellectuel », celui qui consiste, selon la définition toute moderne du Petit Robert, à « remuer le sens des symboles et des signes » existait bel et bien et se pratiquait dans les Académies – très majoritairement masculines en France –, les sociétés savantes – réservées elles aussi aux hommes –, mais tout autant dans les salons où se réunissaient hommes et femmes et même dans les réunions publiques mixtes organisées par les « bureaux d'adresse » à cette fin⁴. Les femmes participent à tous les grands débats du siècle, et se proclament (ou sont proclamées) « femmes d'esprit », « femmes savantes », « femmes doctes » ou encore « sages », « précieuses » et même « libertines »⁵. Mais elles savent leurs créneaux de liberté d'expression limités et leur statut d'intellectuelle, intimement lié à leur subordination de genre, fragile : d'où les stratégies multiples qu'elles déploient pour penser et faire connaître leurs pensées. Cette liberté relative et ses ambivalences sont au cœur de ma réflexion.

Le projet « féminocentrique » et l'intellectuelle

- 3 Toute considération sur la femme intellectuelle se situe dans le contexte général que je viens d'esquisser. Il convient d'ajouter que si les femmes ont pu autant participer à l'élaboration et à la propagation des grandes questions intellectuelles de l'époque, c'est surtout parce que les lieux des débats s'étaient déplacés. De la société savante réservée aux hommes, ou du petit cénacle réuni à la cour d'une reine humaniste, on passe à une série de constellations de lieux mixtes où hommes et femmes travaillent ensemble à la dissémination des idées, souvent sous la « direction » d'une femme⁶. Que peut-on dire des causes d'une transformation sociale qui semble, au premier abord, si favorable au développement de la femme intellectuelle ?
- 4 D'abord, on le sait, le siècle est marqué par deux régences et par une polyphonie politique dans laquelle de nouvelles options sont explorées, le pouvoir royal d'abord contesté et puis renforcé⁷. Mais il faut rappeler que l'avènement d'une nouvelle catégorie, celle constituée de femmes intellectuelles, – qu'elles soient érudites, moralistes, théologiennes ou encore poètes et romancières – n'a été possible qu'une fois le terrain préparé depuis plus d'un siècle. Tout un projet de société qui entendait confier aux femmes le rôle de civiliser les mœurs est peu à peu mis en place à la fin du XVI^e siècle : selon les tenants de cette opinion, ce sont les femmes qui amèneront la modération de la forme, l'urbanité du ton, le progrès des lumières et des mœurs, la propagation des idées nouvelles dans les sciences et les arts⁸. Pour faire advenir cette société mixte, les femmes devaient être jugées capable d'agir dans le champ politique mais aussi avoir la liberté de peindre, composer, écrire. Somme toute, elles devaient devenir des sujets dans un champ culturel partagé. On ne relit guère les textes majeurs de *La Querelle des Femmes* aujourd'hui pour les soumettre à un nouveau questionnement et on en étudie moins encore l'historiographie. C'est ainsi que, le plus souvent, on considère le projet discursif de *La Querelle* toujours comme binaire, – d'un côté des tirades misogynes, de l'autre des apologies pour la supériorité des femmes – alors qu'il était en fait ternaire : il y avait une troisième voix, celle qui exprimait – à travers des textes de tous genres – qu'il serait avantageux de faire une place aux femmes dans les domaines de la politique et des arts⁹. La représentation positive de femmes

intelligentes, dans le discours masculin de la Renaissance, permit – il me semble – à un nombre important d'entre elles d'intérioriser cette représentation favorable d'elles-mêmes, dans la mesure où une partie de la société en avait le modèle. Certaines en ont profité pour devenir les régulatrices de la sociabilité intellectuelle, d'autres pour se réaliser en tant qu'intellectuelles.

- 5 Prenons un exemple d'une « inscription » particulière (ou d'une « définition ») de la femme, élaborée en Europe tout au long du xv^e et du xvi^e siècles, qui la met en discours en tant que participante à la création artistique et à la vie politique¹⁰, exemple fort connu par les intellectuelles du xvii^e siècle et qui rendit possible un véritable « passage au réel » pour la femme écrivain : il s'agit des 24 stances qui forment le début du Chant 37 du *Roland Furieux* de l'Arioste¹¹. Le narrateur dépasse le discours convenu de l'époque, celui de la défense des femmes contre les attaques des hommes et de la célébration de leurs actions dans la sphère politique, discours dont le but est de persuader un auditoire masculin de revoir son opinion du Sexe : il attribue aux femmes le désir « d'obtenir la gloire », c'est-à-dire d'écrire elles-mêmes. Et puis, il leur conseille de rompre la relation de dépendance qui les lie aux écrivains masculins et leur conseille de prendre en charge leur réputation en écrivant de grandes œuvres qui seront lues dans l'avenir, d'entreprendre la transcription de leurs actions au lieu d'en laisser le soin aux hommes¹².
- 6 S'il y a une femme au xvii^e siècle qui a pris au sérieux l'injonction de l'Arioste et qui en a relevé le défi, c'est bien Madeleine de Scudéry. Citons ici – avant de revenir plus longuement sur son influence – le passage des *Femmes Illustres ou les Harangues Héroïques* (1642) qui reprend et prolonge la pensée du poète italien. Il s'agit ici de Sapho, le nom que Scudéry adopta et sous lequel on la reconnaissait littérairement. L'harangue, la dernière du volume, démontre l'importance que donne Scudéry à la capacité des femmes d'accéder à la créativité. Erinne, une de ses amies, est douée et pourrait devenir poète. « Il faut, Erinne, il faut que je surmonte aujourd'hui dans votre âme, cette défiance de vous-même et cette fausse honte qui vous empêchent d'employer votre esprit aux choses dont il est capable »¹³. Pour ce faire, Sapho va d'abord parler des femmes en général et des rôles attribués aux deux sexes : ne serait-il pas idiot de prétendre que tous les hommes sont savants et forts et que toutes les femmes sont belles ? « Nous voyons tous les jours que la laideur se trouve dans notre sexe et la stupidité dans l'autre ». Arrêtons de croire à ces schémas. Laissons peut-être une priorité aux hommes pour la force physique et la valeur, gardons une priorité pour la beauté de l'imagination et la vivacité de l'esprit. Mais, tout compte fait, « disons que parmi eux et parmi nous il y a des personnes qui ont tout ensemble de l'imagination, de l'esprit, de la mémoire et du jugement »¹⁴. Sapho passe alors à une accusation : les hommes ne veulent pas laisser les femmes avoir accès au statut d'intellectuelles : si certains « consentent que les femmes emploient leur esprit à la connaissance des belles-lettres, » ce sera « pourvu qu'elles ne se mêlent pas de composer elles-mêmes des ouvrages »¹⁵. Mais Sapho exhorte Erinne à passer outre, à écrire, à célébrer les autres. « Croyez-moi, Erinne, il vaut mieux donner l'immortalité aux autres que de la recevoir d'autrui et trouver sa propre gloire chez soi que de l'attendre d'ailleurs »¹⁶. Et Sapho de conclure :

Triomphez de ces ennemis, de toute les belles choses mettez-vous en état de soutenir par votre exemple la gloire de notre sexe, faites avouer à nos communs ennemis qu'il nous est aussi facile de vaincre par la force de notre esprit que par la beauté de nos yeux, faites paraître votre jugement par le mépris des sottises que le

vulgaire dit de votre résolution, faites voir à toute la terre de si beaux tableaux de votre imagination, de si nobles efforts de votre esprit, de si beaux effets de votre mémoire et de si belles marques de votre jugement que vous seule aviez l'avantage d'avoir rétabli la gloire de toutes les femmes.¹⁷

- 7 Dans un sens, toute la problématique de la femme intellectuelle se trouve déjà explicitée dans cette harangue : certains hommes veulent que les femmes restent ignorantes, d'autres pensent qu'il serait bon que les femmes aient des connaissances pour pouvoir tenir leur rôle civilisateur dans la nouvelle conception de la sociabilité mondaine, mais peu d'entre eux acceptent qu'elles composent elles-mêmes des ouvrages... Molière ne dira pas autre chose vingt ans plus tard, avec *L'École des femmes*, trente ans plus tard, avec *Les Femmes savantes*. Dans la première pièce, il s'agit du ridicule d'un homme qui veut tenir les femmes dans l'ignorance, dans la deuxième, du ridicule des femmes qui veulent être savantes. Dans les deux cas, « la force de l'esprit » qu'évoque Madeleine de Scudéry – en répétant les mots « esprit » et « jugement », en évoquant l'imagination et la mémoire – fait appel aux facultés intellectuelles des femmes, leur demande de faire un effort considérable pour vaincre le mépris des sottises que le vulgaire dira (elle le sait) de leur résolution.

Le salon et le rôle intellectuel des femmes

- 8 Le vif intérêt des femmes pour les choses de l'esprit et pour la littérature est très certainement favorisé par la mission civilisatrice qui leur est dévolue, celle de polir les mœurs, de servir d'arbitre du « goût » et d'un savoir qui peut se comprendre clairement sans que l'on soit passé par les universités. Le phénomène du salon en témoigne. Lieu hétérosocial, où les femmes sont invitées comme les hommes, où « l'esprit » se manifeste comme qualité nécessaire, où les questions littéraires, philosophiques et scientifiques font l'objet de discussion, il se développe tout au long du siècle, à Paris comme en province¹⁸. Constitué autour d'une femme intelligente et mondaine, d'habitude la maîtresse de maison, capable non seulement de comprendre les conversations qui ont lieu chez elle mais aussi d'y contribuer, celle-ci sert souvent d'arbitre dans les débats. Elle choisit en quelque sorte l'orientation de son salon selon ses préoccupations et ses goûts. Chez Madame d'Auchy, il s'est agi d'attirer les gens de lettres et de créer une « académie femelle »¹⁹, chez Madame des Loges, de créer un centre où l'on discutait de politique, de religion, de lettres et de la réforme malherbienne. Chez Madame de la Sablière, qui avait reçu une solide formation en mathématique, physique et astronomie – on écrit pour elle un abrégé du système de Gassendi – ce fut la philosophie et les sciences²⁰, chez Madame du Plessis-Guénégaud, la théologie et l'éthique, chez Madame de Rambouillet, dans sa célèbre « chambre bleue », la langue française et la littérature²¹. Chez Madame de Sablé (voir plus loin), à partir de 1646, c'est l'analyse exacte des sentiments et l'étude du cœur humain qui suscitent l'intérêt ; après la Fronde, elle s'intéresse aux problèmes moraux et politiques, voire scientifiques. On dresse procès-verbal des réunions²². De 1653 à 1660, Madeleine de Scudéry tiendra elle aussi salon : ce sera l'époque des célèbres *Samedis*.
- 9 Notons la différence évidente entre la femme intelligente capable de tenir un salon et la femme intellectuelle productrice d'idées et de recherches. Toutefois, il ne faut pas oublier que la femme intelligente peut aussi être intellectuelle ; que le salon favorisa l'accès des femmes à la culture ; et que l'intellectuelle proprement dite va parfois bénéficier du salon pour sortir de son isolement, trouver un public et négocier, à partir de son statut d'exception, une reconnaissance de son « mérite ».

De l'intellectuelle et de sa subordination

L'esprit de l'homme n'est pas masculin, celui de la femme n'est point féminin.²³

- 10 Cette formulation du courant égalitaire qui traverse le siècle tient compte à la fois de la théorie de l'indifférenciation sexuelle de la pensée et de la réalité de la différence des sexes ; si la pensée n'a pas de sexe, elle se trouve néanmoins rattachée à des corps d'hommes et de femmes, corps eux-mêmes différenciés selon les valences des rapports sociaux de sexe de l'époque. La réputation des femmes intellectuelles dans le siècle s'accroît chaque décennie, témoignant ainsi, me semble-t-il, d'un enracinement progressif de cette croyance (à l'indifférenciation de la pensée) dans la culture. Mais, nous le verrons, les stratégies qu'elles ont dû adopter pour être à la fois femmes et intellectuelles témoignent à leur tour des multiples avatars que leur persistante subordination de sexe leur a fait subir à l'époque ainsi que dans les siècles suivants.
- 11 Avant d'examiner les stratégies adoptées par les intellectuelles pour se plier aux bienséances obligées de leur sexe, rappelons leur existence : « oubliées » par l'histoire – et surtout par l'historiographie – elles furent célèbres en leur temps.
- 12 Il convient de commencer avec Marie de Gournay (1566-1645)²⁴, la « fille d'alliance » de Montaigne qui publie la première édition posthume des *Essais*, établie d'après un exemplaire annoté par l'auteur (et transcrit par Madame de Montaigne et Pierre de Brach). Avec *De l'égalité des hommes et des femmes* et *Le Grief des Dames* (1626), elle pose la problématique de la femme intellectuelle en termes « féministes » : voici qu'apparaît un autre mot anachronique dont les données traversent et animent bien des discussions sur l'éducation des femmes au XVII^e siècle. Il faut ensuite mentionner Anne-Marie van Schurman, la studieuse « Minerve Hollandaise » dont on publie la correspondance, en la traduisant du latin, sous le titre *Question célèbre. S'il est nécessaire, ou non, que les filles soient sçavantes* en 1646²⁵. Dans un registre plus mondain, situons Madame de Sablé (1599?-1678), pour son travail avec Pascal et La Rochefoucauld, et ses *Maximes* publiées après sa mort en 1678. Le grand Arnauld de Port-Royal, qui affirme dans *De la lecture de l'Écriture* que l'infériorité intellectuelle des femmes est un fait « au moins fort douteux »²⁶, sollicite son avis à propos de son discours préliminaire de la *Logique* et d'un écrit sur l'âme, tiré de saint Augustin. Ensuite, Madame de Lafayette (1634-1693), qui étudie le grec, le latin et l'italien. Célèbre comme romancière, il ne faut pas oublier ses travaux historiques et politiques. La grande helléniste Anne Lefebvre Dacier (1654-1720) conquiert une réputation brillante par ses commentaires sur les poètes grecs et surtout sa traduction en prose de *L'Iliade* (1699) et de *L'Odyssée* (1708). Enfin la philosophe Gabrielle Suchon : elle publie le *Traité de la morale et de la politique* (1693) et *Du célibat volontaire ou la vie sans engagement* (1700). À partir de ces quelques noms, on peut constater la place intellectuelle que les femmes revendiquent dans la société. Mais il faudrait aussi mentionner les littéraires, les mémorialistes et les épistolières, sans oublier les écrits religieux ou pédagogiques de femmes²⁷, afin de rendre compte du remarquable développement de leur production intellectuelle. À la fin du XVII^e siècle, nous en sommes à une espèce de consécration : c'est le temps des « académiciennes » et des lauréates de concours littéraires.

La première femme académicienne, du moins en France, avait été Mlle Deshoulières, élue à l'Académie d'Arles en 1689. Catherine Bernard, Mlle Lhéritier, Mme Durand, Mme de Murat, d'autres encore sans doute, gagnèrent des prix d'éloquence ou de poésie. À l'Académie des Ricovrati de Padoue, les femmes (plusieurs françaises notamment) étaient admises depuis longtemps. Le *Mercurio Galante* donnait une large publicité à ces élections d'académiciennes, comme aux prix littéraires attribués à des femmes écrivains... Lauréates de concours littéraires,

académiciennes, les femmes écrivains de la fin du siècle ... font désormais « moissons » de « lauriers ». Les honneurs qu'elles recueillent montrent en outre que la femme de lettres est une figure qui est entrée dans les mœurs.²⁸

- 13 Gabriel Naudé, dans son *Mascurat*, fait une énumération de mille ou douze cents femmes qui avaient composé des livres²⁹. En 1668, Marguerite Buffet publie un livre intitulé *Nouvelles observations sur la langue française avec les éloges des Illustres Savantes tant anciennes que modernes*³⁰. On compte, pour la France, 380 auteures publiées entre 1640 et 1715 ; 15 anthologies critiques de textes féminins furent publiés entre 1663-1811³¹. Soulignons que les gazettes, en particulier le *Mercurie Galant*, mentionné ci-dessus, fait une large place aux productions littéraires des femmes et publie les commentaires des correspondantes.
- 14 Au début du XVIII^e siècle, l'intellectuelle semble tellement entrée dans les mœurs que nous trouvons la phrase suivante chez Montesquieu : « Il n'y a plus qu'un sexe, et nous sommes tous femmes par l'esprit »³². À la lire, on pourrait se méprendre et croire que l'intellectuelle avait triomphé et trouvé toute sa place dans la société française. Mais cette phrase est loin d'être aussi élogieuse qu'elle ne le paraît : elle est suivie par une analyse défavorable aux femmes. Celles-ci sont alors renvoyées à leur infériorité : elles peuvent être intellectuellement *complémentaires* mais l'indifférenciation sexuelle de la pensée – prônée au XVII^e siècle – mène à une réduction ordinaire du savoir car la « nature » des femmes, instable et inconstante le « dénature ». Le commerce des femmes ne mène qu'à une vulgarisation des connaissances et à l'énonciation de concepts « généraux » et « vagues ». On sait assez à quel point ces arguments furent repris et comme ils prévalurent pendant les siècles qui suivirent.
- 15 Quelles furent les stratégies des intellectuelles dans le contexte du XVII^e siècle, lorsque les femmes étaient encore considérées de même nature que les hommes tout en étant – malgré les courants féminocentriques et égalitaires – légalement et socialement leur inférieures ? Commençons par une constatation : il est certain que si le nombre de femmes qui s'investissent dans la vie intellectuelle s'accroît, les activités intellectuelles demeuraient très majoritairement pour elles du domaine de l'amateurisme. D'abord, sans doute, parce que les universités étaient fermées aux femmes ainsi que les carrières. Mais celles qui pouvaient prétendre à un autre statut s'en gardaient bien. Les préjugés nobiliaires contre l'écrivain professionnel les frappaient autant – et peut-être plus – que les hommes. Avant la fin du siècle, la plupart des femmes ne signent pas leurs livres, se cachent sous un nom masculin ou publient anonymement : c'est à ce prix qu'elles peuvent écrire *quand même*, publier *quand même*³³. La modestie, qualité féminine par excellence, est une attitude *obligée* afin de faire accepter son statut d'intellectuelle par la société, peut-être même afin de s'accepter soi-même. C'est ainsi que l'on trouve sous la plume des meilleures des phrases quasi rituelles de soumission à la supériorité masculine. En voici deux exemples : Anne-Marie Schurman « cachait » ses connaissances dans la conversation ; dans ses lettres, elle insiste sur l'obligation pour les femmes, si savantes soient-elles, d'observer toujours la modestie propre à leur sexe. Elle ménage toujours la susceptibilité des hommes célèbres et convient volontiers de l'infériorité intellectuelle des femmes. Dans une lettre inédite au pasteur Colvius, elle parle de « notre sexe » qui « n'est pas aussi intelligent que le vôtre »³⁴. Et Madame Dacier, si reconnue par ses contemporains pour sa science, n'hésite pas à formuler de telles proclamations :

Je n'ay jamais prétendu à ce sçavoir qui rend respectable, je ne me suis jamais amusée à lire ou à écrire que pour me délasser des occupations que les femmes

doivent regarder comme leur principal & leur indispensable devoir. Mais j'honore, je respecte les véritables Savants, ces grands personnages qui par leurs lumières éclairent tous les hommes de tous les temps.³⁵

- 16 Madame Dacier avait choisi une ligne de conduite : Saint-Simon nota avec approbation qu'elle « n'était savante que dans son cabinet ou avec des savants ; partout ailleurs simple, unie, avec de l'esprit, agréable dans la conversation, où on ne se serait pas douté qu'elle sût rien de plus que les femmes les plus ordinaires ».
- 17 L'attitude (convenue ou sincère) qui permit un tel jugement, attitude que je qualifierais d'*intelligente*, fut généralement adoptée par toute femme avisée au XVIII^e siècle³⁶. Les personnages de « précieuses ridicules » et de « femmes savantes » qui tant provoquèrent l'hostilité, le mépris et la risée des contemporains témoignaient assez qu'il ne fallait surtout pas faire étalage de son amour et de son intérêt pour les choses de l'esprit et que pour penser, il fallait faire preuve de savoir-vivre.
- Comment être savante sans l'être ?

- 18 Ici, comme dans bien d'autres domaines, c'est Madeleine de Scudéry qui observe le danger et indique aux femmes le chemin à suivre. En 1644, à Marseille, elle fait la connaissance d'une jeune femme, Françoise Diodée, qui n'avait pas compris la conduite à suivre :

[C'est] une demoiselle belle et jeune, qui dans les conversations ordinaires, cite souvent, *si j'ai bien retenu*, Trimegiste, Zoroastre et autres semblables messieurs *qui ne sont pas de ma connaissance*. Elle entend l'espagnol, l'italien, le latin et même le grec ; elle est fort douce, fort civile, et de fort bonne maison. Cependant, *parce qu'elle n'a pas l'art de cacher* une part des trésors qu'elle possède à des gens qui ne la connaissent pas, ils prennent pour du verre et du cuivre de l'or et des diamants ; *et l'injustice qu'on lui fait ici est si grande que je n'oserai la voir souvent, de peur de me charger de la haine publique*.³⁷

- 19 Il est clair que Madeleine de Scudéry a parfaitement bien reconnu « les messieurs » dont parle si volontiers Françoise Diodée : il n'en demeure pas moins qu'elle déplore la réputation faite à cette femme et qu'elle entend même s'en protéger. Mais elle fait plus. Dès 1650, dans *Artamène ou le grand Cyrus*, véritable œuvre pédagogique, elle distingue la « femme savante », Damophile, insupportable (c'est-à-dire, qui ne sera pas supportée par la société) parce qu'elle exhibe ses connaissances, de la femme qui sait à la fois être admirée et aimée pour sa pensée, Sapho. Celle-ci enseigne que la femme d'esprit aura la tête bien faite ; fera preuve de grande délicatesse ; saura être à l'écoute des autres et, de manière aisée et enjouée, donner un ton, une musique à la conversation et aux idées. Pour cela, il faut à tout prix se garder de faire étalage de son savoir.

[...] encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles ne savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas ; qu'elle a l'esprit fort éclairé ; qu'elle connaît finement les beaux ouvrages ; qu'elle parle bien ; qu'elle écrit juste ; & qu'elle sait le monde ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle, c'est une femme savante : car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point. Ce n'est pas que celle qu'on appellera point savante ne puisse savoir autant & plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom : mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son esprit, & qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos.³⁸

- 20 Sapho sait cacher ce qu'elle sait : « [...] elle songe tellement à rester dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce dont les dames doivent parler, et il faut être de ses amis très particuliers, pour qu'elle avoue seulement qu'elle ait appris

quelque chose. »³⁹ Ce parcours étant accepté par l'intéressée, l'intellectuelle peut même aspirer à la gloire.

Madeline de Scudéry (1608-1701) : son engagement intellectuel dans le siècle

- 21 Son salon réunit ses amies ainsi que Huet, Segrais, Sarasin, Godeau, Conrart et son « tendre ami », Paul Pellisson, tous hommes de l'Académie française et de grands érudits : plus tard, on y trouve Ménage, Godeau, Chapelain, d'Aubignac, Quinault, Perrault, et enfin, Fontenelle. Au début, on y travaille en commun, sous sa direction, au grand canevas de ses romans fleuves, *Artamène ou le Grand Cyrus* et *Clélie, Histoire Romaine*. En 1671, son *Discours de la gloire* lui valut le prix de l'éloquence de l'Académie française, attribué pour la première fois. Il est même question de l'admettre à l'Académie. À cette époque commence sa gloire personnelle. Pendant trente ans elle est reconnue par tous comme étant la première poétesse et romancière de son temps. En 1692, elle donne ses derniers textes, *Entretiens de morale*. Sa célébrité de femme de lettre est immense. Son œuvre connut un succès qui dura jusqu'à la Révolution française et même après (elle est lue et citée par Chateaubriand et par Hugo). Ses livres sont très souvent réédités, traduits de son vivant en anglais, en allemand, en italien, et même en arabe⁴⁰. Les Italiens eurent raison de lui donner l'attribut que l'on appliquait à la langue française à l'époque : ils l'appelèrent *l'Universelle*.
- 22 À travers l'élaboration d'une œuvre qui va du roman fleuve aux nouvelles, des essais et entretiens aux poèmes, par sa correspondance avec Leibnitz, Christine de Suède, Corneille, Bossuet, ainsi que par l'exemple de sa vie, Madeline de Scudéry a développé un projet de société à laquelle beaucoup d'hommes ont adhéré avec enthousiasme. Les femmes y trouvèrent matière à étude, des modèles et une analyse de la place qu'elles pouvaient occuper dans une nouvelle configuration sociale. Aux dires des contemporains, les romans de Mademoiselle de Scudéry étaient compulsés comme autant de manuels de civilité et d'éducation mondaine. Leur lecture ne nécessitait aucune formation scolaire particulière : il suffisait de savoir lire, et d'avoir le loisir de lire – ce qui n'est d'ailleurs possible que pour un petit nombre de gens. En 1678, Daniel Huet, dans son *Traité sur l'origine du roman*, rend hommage à Madeline de Scudéry, marque la place qu'elle occupait dans l'estime générale et, en approuvant à son tour la stratégie qu'elle avait adoptée, légitime en quelque sorte *la gloire* à laquelle elle était arrivée :
- L'on n'y vit pas sans étonnement [les romans] qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avait mis au jour sous un nom emprunté ; se privant si généreusement de la gloire qui lui était due, & ne cherchant sa récompense que dans sa vertu : comme si lors qu'elle travaillait ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le temps lui a rendu la justice qu'elle s'était refusée, & nous a appris que [...] le *Grand Cyrus* & *Clelie* sont les ouvrages de Mademoiselle de Scudéry.⁴¹
- 23 Selon Huet, Mademoiselle de Scudéry travaillait « à la gloire de notre nation ». Mais de quelle gloire s'agit-il ? Si Mademoiselle de Scudéry est une intellectuelle, c'est parce qu'elle manie les symboles et les signes selon un projet conceptuel bien défini, projet auquel elle adhère. De toute évidence, il s'est agit pour elle de proposer un modèle de société « moderne » qui contribuerait à faire de la France le centre de la culture et de l'esprit. Il est vrai que de manière simple et aisée – parfois délibérément frivole – elle est la charnière d'une véritable révolution dans la pensée et dans les mentalités : dans un premier temps, celle de faire accepter que les femmes – j'entends ici les femmes de mérite « en général » plutôt que la rare exception – accèdent à la création intellectuelle

en collaboration avec les hommes ; dans un second, que de nouveaux rapports sociaux de sexe soient envisagés. Si Sapho/Scudéry peut penser certains hommes comme des ennemis, il ne s'agit que des misogynes qui sont les ennemis des femmes (voir *Les Harangues héroïques*, plus haut) : les autres – qui semblent plus nombreux dans la deuxième moitié du siècle – se divisent en deux catégories : ceux qui acceptent de partager le champ culturel avec les femmes parce que celles-ci sont nécessaires au fonctionnement des salons et ceux qui sont sur un plan d'égalité intellectuelle et morale avec les femmes⁴². Avec cette dernière catégorie Mademoiselle de Scudéry bâtit un nouveau paradigme des rapports sociaux de sexe qui « décline » l'ordre établi car la subordination de la femme n'y est plus inscrite.

- 24 Elle va même parfois très loin. Par le biais d'un « jeu de société », la fameuse *Carte de Tendre* (1653), elle propose aux hommes et aux femmes un nouveau contrat qu'elle substitue au contrat de mariage considéré par elle tout au long de sa vie comme la base du « long esclavage » des femmes. Ce contrat est d'ordre privé, il est volontairement consenti, établi entre deux personnes et non par leurs familles : qui plus est, il est reconnu par la société : « [c']est l'éthique personnelle et non plus la politique du prince qui donne aux parcours sur la Carte leur valeur normative ou leur rationalité »⁴³.
- 25 Tout ceci entraîne une attitude et une pensée politique qui mettent en péril un système absolutiste. Si l'homme n'est plus le maître et la femme l'esclave dans le domaine de la pensée et des rapports sociaux de sexe dans le champ culturel, si le brassage des sexes entraîne un brassage des classes sociales – la pensée étant aussi bien partagée entre la bourgeoisie et la noblesse qu'entre les hommes et les femmes –, une nouvelle forme de liberté individuelle basée sur le mérite intellectuel voit le jour.
- 26 En effet, loin d'être tout simplement considéré utopique, ce projet fut ressenti comme une menace pour l'ordre établi.
- Une intellectuelle et la querelle des anciens et des modernes
- 27 Dans la grande « affaire » intellectuelle qui passionna le public à la fin du siècle, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, ceux qui souhaitaient une société dans laquelle la culture était publiquement partagée entre les hommes et les femmes se rangeaient du côté des Modernes : la thèse de l'absolutisme royal était étayée par ceux qui étaient du côté des Anciens. Les défenseurs des Anciens établirent, en littérature, les critères du « classicisme » : la vraisemblance, la bienséance, la pureté et la simplicité du style contre ceux qui souhaitaient plus de liberté dans les modèles et prétendaient même que leur époque avait aussi bien et même mieux fait que les poètes grecs et latins⁴⁴. Cette *Querelle* n'était pas purement littéraire ; au contraire, elle était intimement associée aux débats sur les valeurs politiques et sociales du moment : les critères du classicisme sont masculins et nobles, ceux du roman (surtout féminin) promulguaient des valeurs bourgeoises et efféminées.
- 28 Selon les Anciens, il ne fallait pas admettre les femmes dans la République des lettres si on voulait préserver les valeurs masculines dans la littérature et dans l'État. Le projet moderne d'un partage intellectuel et culturel entre hommes et femmes comme façon d'adoucir les mœurs viriles (et souvent brutales), donnant aux hommes la délicatesse qui leur manque, aux femmes la force⁴⁵, ainsi que la capacité de se définir en fonction de l'amour que l'on ressent et que l'on inspire aussi bien que par sa naissance est jugé dangereux pour l'État.

- 29 C'est pour cette raison que Nicolas Boileau va tenter d'enrayer l'influence de Madeleine de Scudéry et s'acharner à détruire sa réputation littéraire⁴⁶. Il l'accuse d'avoir fait de l'amour et des sentiments un des mobiles principaux de l'action. En dotant ses héros d'une psychologie parfois très complexe, elle aurait créé des personnages masculins « effeminés » et donc inutiles au roi. Au fond, elle « dévirilise » les hommes, en fait des « damerets » courtois et polis certes, mais décadents : trop fréquenter les femmes (et leurs ouvrages) est synonyme de perte de force masculine, non pas tant en termes du corps physique mais bien du corps politique. Boileau se fait ainsi le défenseur des valeurs éternelles et viriles qu'il faut maintenir à tout prix, « contre les femmes », titre de sa dixième satire (1692). Dans le *Dialogue des Héros de Romans* (dates de circulation 1664-66, de publication, 1710), Boileau ridiculise Mademoiselle de Scudéry et met en scène la mort symbolique de ses héros : Minos et Pluton, aux Enfers, les déshabillent, les fouettent, et puis les envoient tête première dans la rivière de l'oubli⁴⁷.
- 30 Les attaques de Boileau ne furent pas approuvées par tout le monde. Des 1660, Huet se dit prêt à répandre pour Mademoiselle de Scudéry « jusqu'à la dernière goutte de mon sang et de mon encre »⁴⁸. Dans son *Traité des Origines des romans* (1670), Huet pense aussi que le roman de femme déstabilise les idées reçues. Mais loin d'en être horrifié comme Boileau, il pense qu'une telle déstabilisation est bénéfique pour la société française⁴⁹. Perrault compose sa défense de la contribution des femmes à la littérature moderne, *Apologie des Femmes* (1694) en réponse à la satire de Boileau, *Contre les femmes*. Mademoiselle de Scudéry écrit que la satire fut décriée, blâmée d'une manière sanglante⁵⁰. D'autres défenseurs de Madeleine de Scudéry, tel que Fléchier et Pradon, étaient aussi du côté des Modernes.
- 31 On peut néanmoins dire que Boileau a réussi à plonger Mademoiselle de Scudéry et son œuvre dans l'oubli, non pas au XVII^e ni même au XVIII^e siècle, mais dans la longue durée, après la Révolution française, lorsque le XIX^e siècle a « canonisé » l'Age Classique, à sa manière et pour ses propres fins. Sans doute, « la fortune littéraire [de Boileau] est contestée de son vivant même. Aujourd'hui encore, celui qui regarde son œuvre sans parti pris s'étonne de sa gloire »⁵¹ mais les opinions de Boileau ont été érigés comme faits littéraires lorsqu'il s'agissait d'un des mythes formés au XVIII^e et au XIX^e siècles sur la base d'une légende forgée par Boileau lui-même. Toujours est-il que l'œuvre si attachante de Mademoiselle de Scudéry n'est pas lue et que Boileau figure toujours dans les manuels scolaires... Constatation amère des fortunes des intellectuelles, du XVII^e siècle et de bien d'autres époques.
- 32 Pour ne pas clore sur une note pessimiste un sujet qui reste à déchiffrer, je ne peux faire mieux que d'offrir une citation de Poulain de la Barre. Elle a le mérite de résumer mon propos et de permettre une grande ouverture sur la question de la femme intellectuelle :

Combien y a-t-il eu de Dames, et combien y en a-t-il encore, qu'on doit mettre au nombre de[s] savants, si on ne veut pas les mettre au-dessus. Le siècle où nous vivons en porte plus que tous les siècles passés, et comme elles ont égalé les hommes, elles sont plus estimables qu'eux, pour des raisons particulières. Il leur a fallu surmonter la mollesse où on élève leur sexe, renoncer aux plaisirs et à l'oisiveté où on les réduit, vaincre certains obstacles publics, qui les éloignent de l'étude, et se mettre au dessus des idées désavantageuses que le vulgaire a des savantes, outre celles qu'il a de leur sexe en général. Elles ont fait tout cela.(...) On peut dire néanmoins, sans diminuer les sentiments que ces illustres Dames méritent, que c'est l'occasion et les moyens extérieurs qui les ont mises en cet état,

aussi bien que les plus savants parmi nous, et qu'il y en a une infinité d'autres qui n'en auraient pas moins fait, si elles eussent eu de pareils avantages.⁵²

BIBLIOGRAPHIE

- Adam Antoine, 1957, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, Domat, vol III.
- Adhémar Jean, 1968, *Au temps des précieuses. Les salons littéraires*, catalogue d'exposition, préface par Étienne Denneroy, Paris, éd. Bibliothèque Nationale.
- Benson Pamela Joseph, 1992, *The Invention of the Renaissance Woman The Challenge of Female Independence in the Literature and Thought of Italy and England*, Penn State University Press.
- Boileau Nicolas Despréaux, 1966, *Œuvres complètes*, éd. Antoine Adam et F. Escal, Paris, Gallimard.
- Carré M.-R., 1975, « Arnolphe, Chrysale et Chrysalde aux conférences de T. Renaudot », *French Review*, t. 48, n° 3 : 548-558.
- Chartier Roger, 1992, 1996, « L'homme de lettres », in Michel Vovelle (dir.), *L'Homme des Lumières*, Laterza /Seuil.
- Dacier Anne Lefevre, dame, 1715, *Des cause de la corruption du goût*, Paris, Rigaud.
- Dejean Joan, 1991, *Tender Geographies The Origins of Novels Gender, Class, and the Writing of French Literary History*, New York, Columbia University Press.
- , 1991, « Amazones et femmes de lettres : pouvoirs politiques et littéraires à l'âge classique » in Danielle Haase Dubosc et Eliane Viennot (dir.), *Femmes et pouvoirs sous l'ancien régime*, Paris, Rivages, pp. 153-171.
- , 1997, *Ancients against Moderns Culture Wars and the Making of a Fin de Siècle*, University of Chicago Press.
- Elias Norbert, 1939, 1973, *La Civilisation des Mœurs*, Paris, Calmann-Levy.
- , 1985, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.
- Filteau Claude, 1979, « Le Pays de Tendre : l'enjeu d'une carte », *Littérature*, déc., pp. 37-60.
- Fontenelle Bernard Le Bovier de, 1766, *Éloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts depuis 1699*, Libraires Associés, tome I.
- Gille Maurice, 1931, « Une thèse de médecine féministe au XVII^e siècle », *Revue Pratique de Biologie Appliquée à la Clinique et à la Thérapeutique*, n° XXIV, pp. 39-45.
- Goodman Dena, 1994, *The Republic of Letters : a cultural history of the French enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press.
- Haase-Dubosc Danielle et Viennot Eliane (dir.), 1991, *Femmes et pouvoirs sous l'ancien régime*, Paris, Rivages.
- Haase-Dubosc Danielle, 1997, « Des Vertueux faits de femmes », *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, pp. 53-72.

- , 1999, *Ravie et enlevée : de l'enlèvement de femmes comme stratégie matrimoniale au dix-septième siècle*, Paris, Albin Michel.
- Harth Erica, 1992, *Cartesian Women*, Ithaca, Cornell University Press.
- Hepp Naomi, 1978, « La notion d'héroïne », *Onzes études*, n° 968, *Papers on French Seventeenth-century Literature*, Tubingen.
- Horowitz M. C., 1987, « The woman question in Renaissance texts », *History of European Ideas*, t. 8, n° 4-5, pp. 587-595.
- Huet Daniel, 1678, *Traité sur l'origine des romans*, Paris, Mabre-Cramoisy.
- Ivanoff N., 1927, *La Marquise de Sablé et son salon*, Paris, Les presses modernes.
- Jallinek É., 1975, « La présence féminine dans les Conférences du bureau d'adresse de T. Renaudot (1633 1642) », *Actes de London*, (n° 790), 173-201.
- Jouhaud Christian, 2000, *Les pouvoirs de la littérature histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard.
- Landy-Houillon Isabelle, 1990, in *Dictionnaire du grand siècle*, Paris, Fayard.
- L'arioste Ludivico Ariosto, 1532, 2000, *Roland Furieux*, éd. bilingue, trad. Michel Orcel, vol 2, Paris, Seuil.
- La Fontaine Jean, 1679, *Discours à Madame de Sablière*.
- Lougee Carolyn, 1976, *Le Paradis des femmes Women, salons, and social stratification in seventeenth-century France*, Princeton, Princeton University Press.
- MacLean Ian, 1991, « Marie de Gournay et la préhistoire du discours féminin », *Femmes et pouvoirs sous l'Ancien Régime*, Danielle Haase-Dubosc et de Éliane Viennot (dir.), Paris, Rivages, pp. 120-134.
- Magendie Maurice, 1925, 1993, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle 1600-1660*, Paris, Alcan, 2 vols, Genève, Slatkine Reprints.
- Maire Catherine, 1998, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation : le jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard.
- Maître Myriam, 1999, *Les Précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Champion.
- Molière, *L'école des femmes Les Femmes savantes* in 1979, *Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard.
- Perrault Charles, 1688, *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde les arts et les sciences*, Paris, Coignard.
- Poulain de la Barre François, (1673) 1984, *De l'égalité des deux sexes*, rééd., Paris, Fayard.
- Rathéry et Boutron 1873, *Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, Paris, Techener.
- Sainte-Beuve Charles Augustin, (1854) 1869, « Madame Dacier », *Causeries du lundi*, t. 9, Paris, Garnier, tome 9.
- , 1953-55, *Port-Royal*, éd. L. Leroy, Paris, Gallimard, vol III.
- Sauval 1650-1670, publié 1724, *Recherches des Antiquités de la ville de Paris*, Paris.
- Scudéry Madeleine de, 1642, *Les Femmes Illustres, ou les Harangues héroïques*, Paris, Courbé.
- , 1649-53, *Artamène ou le Grand Cyrus*. Paris : Courbé, 10 vols, 1972, Slatkine reprints, Genève (de la seconde édition, 1656).

--, 1654-1660, *Clélie, histoire romaine*, Paris, Courbé, 1973 Slatkine Reprints (de la seconde édition 1658-1661).

--, 1680, *Conversations sur divers sujets*, Paris, Barbin, 2 vols.

--, 1684, *Conversations nouvelles sur divers sujets*, Paris, Barbin, 2 vols.

Sorel Charles, 1654, *Discours sur l'Académie française, établie pour la correction & l'embellissement du langage ; pour scavoir si elle est de quelque utilité aux particuliers et au public*, Paris, G. De Luynes.

Timmermans Linda, 1993, *L'accès des femmes à la culture*, Paris, Honoré Champion.

Viala Alain, 1985, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit.

Viennot Éliane, 1993, *Marguerite de Valois Histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot.

--, 1999, *Marguerite de Valois, Mémoires et autres écrits, 1574-1614*, édition critique, Paris, Honoré Champion.

Voltaire François-Marie Arouet, dit M. de, 1751, *L'âge de Louis XIV*, 1975, *Complete Works*, Banbury, Oxfordshire, The Voltaire Foundation, vol. CXXXV.

NOTES

1. Voir Jouhaud 2000. La « culture française » au XVII^e siècle me semble très certainement une construction politique, destinée à renforcer une image d'un pays (la France) puissant et attirant, arbitre du goût et de la pensée européenne. Toutefois, par une dialectique bien connue, cette culture même finit par contester le pouvoir qui la promulgue.
2. Je reprends ici la définition donnée par Landy-Houillon 1990 : 76.
3. Voir l'ouvrage fondamental de Timmermans 1993 ainsi que celui de DeJean 1991. D'autres études approfondissent nos connaissances d'un courant spécifique. Citons en particulier, Erica Harth 1992.
4. En 1632, Théophraste Renaudot, fondateur de la *Gazette*, commença les Conférences du Bureau d'adresse. (Le bureau, créé en 1629, recevait des offres et des demandes d'emploi.) Ces Conférences hebdomadaires, sur des sujets variés, attiraient un nombreux public bourgeois et mixte. Il s'agissait d'une assemblée destinée à instruire le public et à permettre « savants » et « ignorants » de se rencontrer. Certaines conférences montrent l'évolution des mentalités en ce qui concerne les aptitudes intellectuelles des femmes. Voir Jallinek 1975 et Carré 1975.
5. C'est le cas de Ninon de Lenclos, courtisane de la libre pensée.
6. Le phénomène prend de l'ampleur au XVI^e siècle autour de quelques femmes d'exception ayant bénéficié d'une solide éducation, dont plusieurs reines. La grande dame humaniste prépare en quelque sorte la voie à d'autres femmes, de rang toujours privilégié, mais d'un moindre degré. Voir Viennot 1993 et 1999. Le rayonnement d'une sociabilité intellectuelle mixte jette ses derniers feux au XVIII^e siècle. Voir Goodman 1994.
7. Voltaire 1751, dans *L'âge de Louis XIV*, situe les débuts de la prééminence de la civilisation et de la sociabilité française sous le règne d'Anne d'Autriche et attribue ces qualités à la « politesse » des mœurs provenant du commerce continuel entre les deux sexes. Il ajoute que la société dépend des femmes. Voir l'introduction de sa tragédie *Zaire* (1736).

8. C'est la thèse de Elias 1939, 1973, et 1985, ainsi que celle de Magendie 1925, 1993.
9. Pour se familiariser avec *La Querelle*, on consultera la synthèse bibliographique de Horowitz 1987.
10. Je reprends ici le titre et la thèse de Benson 1992, en particulier :134-139.
11. Le passage est rajouté par l'Arioste pour l'édition de 1532. Voir l'édition bilingue et la traduction de Orcel, 2000, vol 2 : 634-645.
12. La première partie introductive du chant, le « proème », est composé de quatre parties qui traitent chacune de la réputation des femmes et des œuvres écrites. Les 6 premières stances démontrent comment les historiens masculins ont négligé ou « oublié » les actions des femmes et écrivent une histoire sans femmes. Les 7 stances suivantes célèbrent des femmes modernes et les écrivains, Castiglione et Capella en particulier, qui ont écrit l'histoire des vies de ces femmes avec le souci de dire les choses « honnêtement ». Les 9 stances suivantes encouragent les femmes à écrire elles-mêmes et à se libérer des historiens masculins, même de ceux qui leur sont favorables. Vittoria Colonna sert d'exemple ici d'une femme qui a su conquérir cette gloire pour elle-même et pour les autres femmes. La partie s'achève en insistant sur le fait que les femmes doivent prendre la plume et contrôler les systèmes qui les représentent : il faut écrire l'Histoire, il faut écrire sa propre histoire (de femme) si on veut faire partie de l'Histoire. Chant XXXVII, stance XXIII : « Mesdames, je conclus qu'en tous les âges / Bien d'entre vous sont dignes de mémoire / Mais c'est la seule envie des écrivains / Qui vous priva d'outrepasser la mort, / Ce qui n'advient plus, puisque vous-mêmes / Vous immortalisez vos grand's vertus ».
13. Scudéry 1642 : 155.
14. Scudéry 1642 : 157.
15. Scudéry 1642 : 159.
16. Scudéry 1642 : 161.
17. Scudéry 1642 : 162.
18. Tout comme le mot « intellectuel », celui de « salon » n'existe pas au XVII^e siècle, du moins dans son acception moderne. On parlait plutôt alors de « compagnie » ou encore des « ruelles » où un cercle choisi se réunissait chez une dame ; on parlait aussi « d'académies ». Mais c'est bien le salon qui devint une véritable spécificité française et contribua à faire de la France le pays de la culture intellectuelle par excellence. Viala 1985 : 133, décrit comment le salon devient un phénomène « qui fait fureur » surtout dans la deuxième partie du siècle. Ils se multiplient en province et on en trouve à Lyon, à Grenoble, à Caen, Rouen, Reims, Bordeaux, Montpellier, Riom, Vichy, Clermont, Aix-en-Provence, Arles, Toulouse, Poitiers, Narbonne, Nancy, Dijon, Moulins. Voir, pour une introduction, Magendie 1925, Lougee 1976, ainsi que Adhémar 1968. Chartier 1992, 1996, note la distinction entre le salon du XVII^e et du XVIII^e siècle : à la sociabilité fortement féminine du salon du XVII^e siècle succède des compagnies d'hommes gouvernées par une femme.
19. On s'est beaucoup moqué, à l'époque, de la présomption de cette « académie femelle » – l'expression est utilisée par Guez de Balzac – qui se réunissait au moment de la création de l'Académie Française (masculine) et voulait la concurrencer. Mais comme le dit Charles Sorel 1654 : 172-173, « plusieurs de ceux qui ayans tousjours esté de l'Académie du Cardinal de Richelieu, ont pris en mesme temps tout un autre plaisir dans celle qu'ils tenoient encore avec d'autres personnes chez la feüe Vicomtesse d'Auchy, où ils ont quelquefois recité les mêmes harangues qu'ils avoient faites pour leur première Assemblée, & où après les récits la conversation était plus libre, [je

souligne] & plus galante, quelques Dames de Condition & d'esprit y ayans été reçues ». Sauval 1724, t. II : 495, consacre un paragraphe aux « Académies des Dames Savantes ». Voir Timmermans 1993 : 74, 76.

20. Madame de la Sablière est l'amie de La Fontaine. Dans son poème *Discours à Madame de la Sablière* (1679), il oppose à la théorie de Descartes sur les animaux-machines la pensée d'Aristote reprise par Gassendi.

21. Chez cette dernière, se réunissaient gens du monde et gens de lettres : qualité mondaine et qualité intellectuelle s'y trouvaient en présence. La noblesse conservait tous les privilèges du rang et les intellectuels leur statut de domestiques des grands : néanmoins l'intelligence y régnait.

22. Voir Sainte-Beuve, 1953-55, III : 1057-1058 et Ivanoff 1927.

23. Raymond Vaslet, *Question de médecine de M. Jean-Baptiste Ferrand, docteur régent : Sçavoir si l'esprit suit le sexe* 1666 : voir Gille 1931 et Timmermans 1993 : 838. Je renvoie pour la problématique de l'indifférenciation sexuelle de la pensée à mon article 1997 : 53-72.

24. Marie de Gournay légua sa bibliothèque à La Mothe Le Vayer, ce qui suffit pour marquer le courant « libertaire » de la pensée à laquelle elle se rattachait. Sur Marie de Gournay, voir Ian Maclean 1991 : 129-134.

25. C'est toute la question du féminisme intellectuel. Le programme d'Anna Maria van Schurman comprend la théologie, la physique, l'histoire et la politique ainsi que l'apprentissage de l'hébreu, du grec et du latin. Les filles doivent aussi apprendre la grammaire, la logique, la rhétorique, la métaphysique, les mathématiques, les beaux-arts : ce n'est que du droit, de l'art militaire et de l'éloquence qu'elles n'auront que des connaissances théoriques. Voir dans ce numéro le document présenté par Barbara Bulckaert : « Une lettre de l'humaniste Anna Maria van Schurman (1607-1678) à André Rivet sur l'accès des femmes au savoir ».

26. Cité par Timmermans 1993 : 789.

27. Je renvoie encore à Timmermans 1993 : 663-812, pour une étude très fouillée des rapports des femmes à la théologie et à la morale.

28. Timmermans 1993 : 222.

29. Je cite Sainte-Beuve (1854) 1869 : 474.

30. Côte BN X 13325.

31. Il ne faut pas oublier que beaucoup d'œuvres circulaient sous forme de manuscrit ou étaient publiées dans des ouvrages collectifs.

32. *Pensée* n° 1062, probablement écrite en 1737, citée par DeJean 1997 : 75.

33. Nous le verrons à la fin de cet article lorsqu'il s'agira de la position de Madeleine de Scudéry dans le monde des lettres. Sur les stratégies éditoriales de celle-ci, voir Maître 1999.

34. Traduit du néerlandais par Timmermans 1993 : 304.

35. Dacier 1715 : 324-325.

36. En matière d'attitudes intellectuelles, la valeur spécifiquement féminine est le secret, comme en matière d'attitudes amoureuses. Voir Timmermans 1993 : 325, ainsi que Hepp 1978 : 20-21. Fontenelle 1766, t. I : 282, dit que le commerce des femmes « avoit encore l'assaisonnement du mystère : car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentiments naturels de leur cœur ».

37. Lettre à Mlle de Chalais, 13-12-1644, Rathéry et Boutron, 1873 : 168. J'ajoute les italiques dans les passages cités et je modernise l'orthographe.

38. Scudéry : X 401.

39.Scudéry : X 583.

40.Les rééditions cessent en 1750.

41.Huet 1678 : 173. Stratège social et éditorial, Mademoiselle de Scudéry publie sous le nom de son frère, Georges de Scudéry, lui-même homme de lettres, et, comme tout membre qui se prétend de la noblesse, choisit de conserver son rang et de n'être qu'un écrivain amateur. Ses succès d'édition et sa popularité enrichiront surtout son éditeur, Augustin Courbé.

42.Ces derniers peuvent se lier de « tendre amitié » avec les femmes intellectuelles.

43.Filteau 1979 : 40. À la page suivante, l'analyse souligne les liens entre conceptualisation et désir : « l'objet désiré [...] ne se désigne plus seulement d'une impression des sens [...] mais d'une *cosa mentale*, Estime ou Reconnaissance, qui articule le mérite héroïque sur le désir du désir de l'autre ».

44.C'est la thèse de Perrault 1668 : 30-31, qui préférait les héros du *Cyrus* à ceux de Homère. Signalons que Madame Dacier, traductrice fidèle de Homère, s'insurge contre les Modernes : les intellectuelles n'étaient pas toutes du même camp.

45.Mentionnons un des déplacements sémantiques qui révèle un changement dans les comportements : le mot *cœur* qui signifiait le courage physique et moral commence à s'appliquer plus nettement à la sensibilité, au sentiment, au discernement psychologique.

46.Boileau est l'homme du roi. Il devient historiographe (avec Racine) en 1677. Il entre à l'Académie française très tardivement, en 1684, et seulement parce que le roi intervient directement en sa faveur. Rétrospectivement, les critères littéraires qu'il établit dans *l'Art Poétique* sont devenus synonymes des critères littéraires du XVIII^e siècle tout entier, – ce que la critique du deuxième XX^e siècle a d'ailleurs amplement démontré être faux. Mais au XIX^e siècle les historiens de la littérature l'ont ainsi décrété : « Nous avons Boileau dans le sang », écrivait Lanson en 1892.

47.Pour l'histoire et l'analyse du conflit Boileau-Scudéry, je renvoie à l'étude qu'en donne Joan DeJean 1991 : 159-201.

48.Lettre à Ménage, 4 février 1660, cité par Magendie 1923 : 630.

49.Deux visions de l'identité nationale française sont donc représentées par Huet et Boileau : elles sont radicalement opposées quand à la participation des femmes dans le champ culturel. Au XVIII^e siècle, les positions se durciront avec Langlet-Dufresnoy qui reprendra les thèses de Huet et défendra Scudéry dans *De l'usage des romans* (1734) et Armand-Pierre Jaquin qui développera celles de Boileau dans *Entretiens sur les romans* (1755). Voir DeJean 1991.

50.Boileau rééd 1966 : 926, commentaire d'Adam.

51.Adam 1957 III : 154.

52.Poulain de la Barre (1673) 1984 : 37-38.

RÉSUMÉS

Intellectuelles ou « femmes d'esprit », ou encore « femmes savantes » ? Le problème de la définition se pose pour le XVIII^e siècle. Il faut d'abord replacer ces femmes qui pensent dans le

contexte féminocentrique de la première partie du siècle afin d'étudier le phénomène du salon et le rôle qui leur est dévolu, celui de « civiliser les mœurs ». L'émergence de femmes sachant « manier les symboles et les signes », qu'elles soient romancières, moralistes ou érudites, s'accompagne d'une injonction sociale: pour être libre de penser, il ne faut jamais faire étalage de son savoir. C'est la première leçon que promulgue Madeleine de Scudéry: elle propose par ailleurs un véritable projet de société mixte, projet récusé par la pensée conservatrice d'un Boileau, elle-même reprise dans les manuels de littérature. Il y a bien une pensée de femme à découvrir malgré la malveillance posthume, dans sa dimension intellectuelle aussi bien que littéraire.

Women intellectuals or « femmes d'esprit » or « femmes savantes »? The definition is problematic for the seventeenth century. One must first study these women within the feminocentric context of the first half of the century in order to trace the popularity of the salon and the role bestowed on women, that of « civilising influence ». The emergence of women – novelists, moralists or scholars – who knew how to manipulate concepts, symbols and signs was accompanied by a strict social injunction: to be free to think, they must never display their learning. This is the first lesson taught by Madeleine de Scudéry: she also proposed a new social project for women and men that was vilified by the conservative faction, exemplified by Boileau; this malevolent criticism has been repeated in histories of literature over the next centuries. Despite the posthumous illwill, there is indeed much to discover and to rediscover about the intellectual and not simply literary dimension of women thinkers of the time.

AUTEUR

DANIELLE HAASE-DUBOSC

Danielle Haase-Dubosc est professeure associée à l'Université Columbia, en mission permanente à Paris où elle dirige le centre de Reid Hall et l'Institut International de Recherches en Lettres et Sciences Sociales. Ses recherches portent sur les relations hommes-femmes au XVII^e siècle. Elle a publié un ouvrage collectif, avec Éliane Viennot, *Femmes et Pouvoirs sous l'Ancien Régime*, Rivages, 1991, et *Ravie et Enlevée : de l'enlèvement des femmes comme stratégie matrimoniale au dix-septième siècle*, Albin Michel, 1999. Parmi ses articles: « Des Vertueux faits de femmes », in Cécile Dauphin et Arlette Farge (dir.), *De la violence et des femmes*, Albin Michel, 1997 et « Des Usages de la séduction selon Madeleine de Scudéry », in Cécile Dauphin et Arlette Farge (dir.), *Séduction et Sociétés*, Seuil, 2001. Par ailleurs, avec des collègues féministes indiennes, elle publiera (septembre 2001) deux recueils : le premier, en France aux éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, *Enjeux contemporains du féminisme indien*, le second en Inde à Sage Press, *Enjeux contemporains du féminisme français*.